

Nicole Faure

Recueil de textes  
*extraits*

Illustré par Li-Hua Luu





## Le bahut

Arrive une rumeur de notes, sur le clapotis des vagues à mes pieds. Des arpèges de guitare s'écrivent sur l'accompagnement du ressac.

Je suis là depuis une heure entière tantôt je grignote des chips, occupée seulement à jouer dans ma tête avec l'exécution capitale dramatiquement croustillante d'un pétale de pomme de terre, devant la mer innocente.

Mon squelette écrasé sur la roche blanche tellement peu ergonomique que la douleur pourrait s'écrire dans chacun de mes os arthritiques. Ma dépouille retrouvée des millions d'années plus tard par un chercheur oisif et amoureux des reliques aurait pu en témoigner !

Tantôt je sonde du regard à travers la transparence de l'eau salée et froide, la profondeur, je guette ainsi le passage probable d'un banc de saupes ou la modeste promenade d'un pataclet imprudent....

Mais rien de tout ça quand arrive la musique charriée sur une brise marine.

## Le pilon

J'ai rapporté du marché un sachet de beau poivre noir.

J'avais pris l'habitude pour ne pas en altérer l'arôme de broyer l'épice moi-même dans mon mini-hachoir Seb. L'appareil vétuste poussait un hurlement continu et le poivre en même temps qu'il se débattait affolé en butant sur les parois, rendait son âme sous la menace acérée de l'hélice.

Il fallait que cela cesse.

Les poussières épicées et sombres altéraient mon regard et embuaient mes narines. Je pleurais ainsi, seule à intervalles réguliers dans ma cuisine sous prétexte de poivre volatile, sur mes douleurs, mes peines, mes ennuis...

Jusqu'à ce jour du pilon de cuivre.  
Le pilon lourd et brillant lisse et poli comme l'or.  
Mon héritage.



## Une histoire marseillaise

C'est le jeudi.  
Ce jour sans école.  
Le jeudi matin.



•  
Avec mes tresses bordées de rubans bleus assortis à ma robe, c'est le printemps, vers les années 70. Mes grandes sœurs sont restées à la maison, pour faire le ménage. On ne rigole pas avec le ménage dans les familles juives pied-noir, tout juste débarquées de l'autre rive, Alger, les rapatriés...  
Je ne sais pas ce que ça veut dire  
Je ne saurais pas vraiment, jamais...  
On essaie de tourner la page...

## Luna park

La maison est vidée.

Ce pourrait être n'importe quel jour maintenant qu'elle est vide.

Je trouve au fond d'une bouteille, de l'eau de fleur d'oranger.

Alger.

Le liquide est opaque, devenu opaque, une masse floue est déposée au fond.

L'odeur âcre me ment...

Lundi dehors, à cause du bruit des enfants dehors dans la cour de récréation.

Dans la cave,

Je trouve de grands sacs tout rebondis de bouts de tissus, des chiffons, on dirait, c'est ce qu'on en pourrait croire.

Des morceaux tu disais.

La poussière recouvre tout. Mes mains et jusqu'aux ongles.

Les murs de pierre poreux au-delà du papier peint livrent les bruits de moteurs,

par capillarité du dehors la vie qui s'insinue.

Je transpire, je respire, le lundi avale mon souffle.

Là, la grande table, tes bobines, ta machine à coudre maintenant interdite.

